

Etre illogique et par conséquent vrai, il mérite toute l'indulgence qu'on a généralement pour soi-même.

Physiquement, au contraire, Emilien était remarquable et remarqué partout, tandis qu'un homme de génie, un homme de caractère passe inaperçu le plus souvent. Front large, grands yeux noirs, pleins de feu, chevelure fine et soyeuse qui encadrait à merveille sa figure aquiline sans maigreur et plutôt pâle que colorée, sourire d'une finesse charmante, geste pour ainsi dire onctueux, attitude gracieuse sans être efféminée, démarche virile, belle prestance, taille bien prise, — le petit-fils du bonhomme Durantais, *domanier* de la Petite-Ploree, Emilien réunissait en lui tous les genres de distinction. Sa voix de médium était mélodieuse; il parlait sans accent, sans affectation, sans purisme, et il avait jusqu'à des mains-modèles qui passent pour un indice de race aristocratique.

En contemplant Clarisse avec une admiration déjà passionnée, comme il venait de le dire, Emilien se prit à songer à ses premières amours, à ses amours d'écolier pour la pauvre Jeanne-Marcelle. Un trouble nouveau s'empara de lui. Les plus tumultueuses pensées se livrèrent combat dans son esprit et dans son cœur; puis tout à coup, sans transitions, il se trouva de sang-froid, traversa le salon et vint se placer auprès de la jeune fille.

Les futurs époux passèrent presque au même instant.

— M. le comte de Lersant est un heureux mortel, disaient quelques cavaliers, jamais la marquise de Ponthervé n'a été si belle ni si brillante!...

Une petite brune qui portait le nom d'un des princes de la finance se retourna vivement; un cavalier se détacha du groupe des admirateurs:

— Eh bien! moi, lui dit-elle à demi-voix, si j'étais homme, je ne voudrais jamais épouser une veuve.

Que répliqua le cavalier? Quelque compliment par trop en deuil du mari financier, nous le craignons; mais ni Emilien ni Clarisse n'entendirent: leurs regards s'étaient rencontrés, et le jeune veuf, saisissant l'occasion, dit avec son plus aimable sourire:

— J'aurais cru, mademoiselle, qu'il n'y aurait qu'éloges pour l'union de votre noble amie, avec M. le comte de Lersant.

Emilien traduisait tout haut les secrètes réflexions de la jeune fille. Elle en fut reconnais-

naissante, elle releva sur lui ses grands yeux bleus.

— Je suis heureux, mademoiselle, poursuivit-il, d'avoir su mériter votre approbation.

— Mais, monsieur, je n'ai rien dit, moi! murmura-t-elle, en rougissant.

— En vérité, je jurerais le contraire, reprit Emilien. J'ai cru entendre un mot gracieux qui m'autorisait à blâmer les blâmes injustes et les médisances du monde.

— Auriez-vous donc, monsieur, l'art de lire dans les pensées?

— A travers le cristal, on aperçoit aisément les perles et les fleurs; sans avoir le don de double vue, on peut dans vos regards limpides lire vos impressions.

— Vous êtes un redoutable observateur, monsieur, répondit Clarisse, dont l'ennui se dissipait à vue d'œil.

— A la bonne heure! pensa le baron Vincent de Minalès, l'action s'engage. Emilien ne manque pas d'esprit; la petite ne demande qu'à mordre à l'hameçon; nous aurons les soixante mille francs avant peu!... Allons relancer notre cher comte de Lersant.

## IX.

## LES DEUX MARIAGES.

La grande difficulté est d'échanger les premiers mots sans être emporté dans le courant des lieux communs; le talent est de ne point faire de compliments rebattus et de maintenir la conversation d'une manière piquante, — préceptes plus faciles à donner qu'à suivre.

Heureusement Clarisse ne répondait ni en petite pensionnaire, ni en duchesse dédaigneuse, par des monosyllabes inarticulées. Elle avait appris à l'école d'Ismène la science de la cause rie; elle unissait l'enjouement à la finesse et se trouvait tout heureuse d'échapper enfin au malaise qui jusqu'alors l'avait obsédée.

Emilien Durantais continuait sur le ton louangeur:

— Les critiques mordantes vous fatiguent et vous blessent, mademoiselle; les médisances que vous avez recueillies de toutes parts vous attristaient: les assauts de vanité dont vous étiez témoin, malgré vous, altéraient votre sérénité ordinaire. Les épigrammes de la jalousie ne peuvent vous amuser, parce que vous êtes naturellement bienveillante. J'ai cru pénétrer

tout cela, et me sera-t-il permis d'ajouter que je suis ravi de mes coupables indiscretions...

— Si vous n'avez pas le don de double vue, monsieur, vous possédez au moins l'art dangereux de la flatterie.

— Dangereux! oh! mademoiselle, ménagez la flatterie, je vous en conjure.

— Et pourquoi donc?... Elle est détestable!

— Je me déclare son chevalier!

— Pure plaisanterie!

— Sans mentir, j'ai pour elle un faible dont je me fais gloire. Ne m'obligez pas, mademoiselle à rompre une lance contre vous, en l'honneur de la plus aimable de nos divinités...

— La messagère du courroux céleste...

— Pardonnez-moi, mademoiselle, vous confondez avec la Discorde. La Flatterie est, au contraire, la plus accommodante, la plus conciliante personne du monde; aveugle pour les défauts d'autrui, elle ne voit que les bonnes qualités...

— Même celles qui n'existent pas!

— Vaut-il mieux voir les mauvaises qui existent? Nous haïssons la médisance, quoiqu'elle soit toujours véridique: pardonnons donc à la flatterie d'être mensongère quelquefois.

— Me voici sur mes gardes, M. le flatteur.

— Oh! pour ma part, je n'estime et n'aime bien sincèrement que la flatterie sincère. Elevons des statues à la flatterie, ouvrons-lui les portes à deux battants, pour qu'elle mette en fuite la calomnie, la critique jalouse, l'envie et la discorde!

— L'hôtel de Ponthervé serait bien désert ce soir, dit Clarisse, en souriant.

— Il serait encore plein pour moi, votre humble flatteur.

Clarisse répartit sur le même ton enjoué:

... présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois...

— Aux rois, interrompit Emilien, mais non aux reines de la grâce, de l'esprit et de la beauté.

— Ah! monsieur, s'écria Clarisse, vous abusez de votre profession de foi; décidément, votre chère flatterie est une franche aventurière!

— Franche, je vous prends au mot, mademoiselle; mais vous souriez, et votre charmant sourire est pour moi la plus douce des flatteries.

— Vous me renvoyez mes mots à la raquette, comme des volants; mon sourire, charmant ou non, se transforme en flatterie; vous prétendez me battre avec vos armes... Oh! monsieur, pour

vous punir, que je voudrais bien vous faire une grimace horrible!

— Ah! répliqua Emilien, je suis à l'abri de la punition; il vous serait impossible d'exécuter votre menace.

— Encore un compliment.

— Encore un flatteuse vérité.

— Dites un mensonge, car la politesse seule m'empêche de vous faire reculer d'épouvante...

— Et la raison de la raison, mademoiselle, c'est que la politesse a pour enveloppe la flatterie...

— Admirable! votre déesse n'est plus qu'un pardessus, une sortie de bal, un surtout qu'on ferait aussi bien, en effet, de laisser au vestiaire...

— Juste ciel! que deviendrions-nous sans cette mantille de la bienveillance, sans ce domino rose du savoir-vivre! En ce moment, moi qui vous parle, je vous dirais peut-être d'incroyables impertinences...

— Oh!... fit Clarisse avec un sourire d'incrédulité

— Remarquez bien que je me suppose dans ce fameux palais de la Vérité, où l'on ne pouvait user du moindre détour de langage, où l'on ne s'exprimait que sous la dictée d'une franchise terrible, audacieuse, grossière...

— Eh bien! monsieur, vous me diriez des injures?...

— Pis que cela....

— Pis que des injures?

— Mille fois!

— Vous me faites frémir!

— Rassurez-vous; nous ne sommes pas dans ce maussade palais, d'où la Flatterie est exilée, et où, privé de son secours, je m'exposerais, je le sens, à votre juste courroux. Là, je ne pourrais déguiser aucune de mes impressions...

— Et nous nous dirions des personnalités?...

— Et vous me diriez de me retirer de votre présence...

Clarisse comprit-elle que dans le palais de la vérité, dès la première conversation, Emilien eût été forcé de prononcer le téméraire mot *amour*? Non, sans doute, car, au lieu de rougir ou de détourner le sujet de l'entretien.

— Monsieur, dit-elle, vous m'intriguez beaucoup.

— C'est mon devoir aujourd'hui.

— Si nous en sommes aux énigmes, je ne vous cacherai pas que je suis fort curieuse.

— A toutes vos perfections, mademoiselle,

vous ajoutez donc la qualité par excellence ?

— La curiosité !... un affreux défaut dont je m'accuse humblement.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que vous vous en vantez.

— Moi ?...

— Une femme qui n'est pas curieuse mérite à peine de vivre et à coup sûr n'est point digne d'être aimée.

— Un pareil exorde promet ! Pour faire suite à l'éloge de la flatterie, celui de la curiosité ! Oh ! vous piquez la miennel !...

Clarisse ignorait jusqu'au nom du jeune cavalier qui la divertissait par ces frivoles paradoxes. Déjà M. le comte de Lersant, beaucoup mieux instruit, le faisait remarquer à Ismène.

— Il a l'air très bien, dit la jeune marquise, et vous dites, mon ami, que sous tous les rapports il conviendrait complètement à Clarisse ?

— Même naissance vulgaire, même éducation distinguée, et fortune à peu près égale, à ce que m'affirme le baron de Minalès, qui le connaît intimement, m'a-t-il dit, depuis quatre ou cinq ans.

Le baron s'était ménagé une porte de derrière en ne faisant pas remonter plus loin son intimité avec Emilien.

— Vous pouvez juger par vous-même des convenances d'âge ; Clarisse a seize ans, mais en paraît dix-huit ; M. Durantais n'en a guère que vingt-cinq. Observez-les ; ils causent avec un abandon du meilleur augure.

— Mais, vous-même, Edouard, d'où connaissez-vous M. de Minalès ?

— Je l'ai rencontré au balcon de l'Opéra, il fréquentait alors le même cercle que moi. C'est un espagnol qui s'est volontairement exilé pour je ne sais qu'elle cause politique et qui tient à Paris un rang honorable. Il est reçu partout.

— C'est égal, Edouard, la recommandation de cet étranger ne suffit pas ; complétez vos renseignements sur M. Durantais, et, s'il est vraiment digne de Clarisse, je favoriserai vos vues de toute mon influence.

Le comte de Lersant ne perdit pas une seconde ; Minalès avait eu soin de lui désigner dix jeunes gens qui étaient en relations suivies avec Emilien Durantais ; mais toutes ces relations étaient postérieures à l'époque de la mort de Jeanne-Marcelle. Emilien n'ayant été produit dans le monde de la finance par le baron qu'après leur fameuse rencontre dans la cour

des Messageries générales, et après ce souper au Palais-Royal, durant lequel l'aventurier au nom espagnol s'imposa à lui comme mentor, personne ne soupçonnait qu'il eût été marié.

Chacun se complut à déclarer que M. Durantais était un homme d'honneur accompli. Sa délicatesse allait jusqu'au scrupule. Un jeune agent de change raconta même sur le ton semi railleur le trait des actions de la Dordogne :

— Au moment où la compagnie se fondait sur des bases peu solides, il est vrai, mais suffisantes, en somme, comme les résultats le prouvent bien, M. Durantais vint nous faire une scène inouïe ; il refusa de participer désormais à l'opération, il exigea que son nom fût rayé de l'acte de société, et se fit blesser en duel pour se donner la satisfaction de perdre trente mille francs qui en représenteraient cent mille aujourd'hui.

Le comte de Lersant se trouva suffisamment édifié ; — aussi, peu après son mariage avec la marquise de Ponthervé, sa cousine, Emilien, invité à un dîner de cérémonie, fut-il placé à la droite de Clarisse, dont le baron Vincent de Minalès occupait la gauche.

A cette table, dans le vieil hôtel de Ponthervé, au milieu des Guérigny, des La Gisaie, des Mareulles, des Lersant ou des Beauregard, tous gentilshommes et titrés, tous représentant de la plus belle noblesse de France, se trouvaient donc, — uniques en leur espèce, Mlle Clarisse Roverin et M. Emilien Durantais, la fille du pauvre précepteur Joseph, la nièce du gros paysan Gervais et le descendant direct des modestes cultivateurs de la Petite-Ploree.

Emilien osa beaucoup, Clarisse vivement émue, n'eut pas de peine à deviner toutes les flatteuses énigmes de la première causerie ; son cœur ne fut pas moins satisfait que sa curiosité. Ajoutons d'ailleurs que, depuis dix jours, elle n'avait point fait un pas hors de chez elle, elle n'avait pas mis les pieds dans un salon, sans rencontrer Emilien, dont l'assiduité parlait aussi fort éloquentement.

— L'invitation d'aujourd'hui, mon cher Durantais, est très significative, lui dit le baron de Minalès, dès qu'ils furent sortis ; vous avez plu à tout le monde : hâtez-vous donc de faire une demande en règle.

Emilien soupira.

— J'oublie toutes mes craintes dès que je suis près de Clarisse, dit-il, mais elles me reprennent dès que je me retrouve seul.

— Si l'on vous refuse sa main, mon cher ami, ce sera certainement par votre faute.

— Est-ce ma faute, si je suis veuf, et père d'une petite fille de six à sept ans ?

— Non ? La fatalité seule...

— Il est temps que j'avoue ma triste position.

— Pourquoi ? un million de fois, pourquoi ?

— La loyauté l'exige.

— Non. Serez-vous moins bon mari pour faire comme tous les futurs mariés passés, présents et à venir ?

— En général, les futurs mariés ne sont point veufs.

— Ils ont tous des dettes de jeunesse de mille natures. Les conséquences d'intrigues mal dénouées les menacent et les poursuivent comme des cauchemars. La plupart s'estimeraient heureux de n'avoir à cacher que l'existence d'une petite fille bien légitime nourrie incognito dans le hameau paternel. C'est égal, les dangers d'un éclat scandaleux ne les empêchent pas de conclure, car, une fois mariés, ils seront maîtres de la situation.

— Ce que font ces messieurs n'est pas un motif pour que je manque à l'honneur.

— En avant les grands mots ! Eh bien rompez.

— Moi ! Ignorez-vous que j'aime éperdument Clarisse ?

— En ce cas, ne dites rien ! Epousez, épousez d'abord !... Plus tard, la violence même de votre amour sera votre excuse, si vous êtes obligé de parler.

— Qu'entendez-vous par là, baron ? Ne faudra-t-il pas nécessairement déclarer la vérité tôt ou tard ?

— Non !

— Mais j'aime ma fille, moi ! Pour tous les honneurs du monde, je ne voudrais pas la sacrifier, l'abandonner, la renier !...

— Et qui vous parle de la renier ?...

— Je ne la laisserai pas au village, je lui ferai donner une excellente éducation ; dès qu'elle sera grandelette, j'irai la chercher et je veux que ma seconde femme soit pour elle une seconde mère !

— Très bien, pourvu que l'enfant vive assez pour cela, dit le baron d'un ton sec, froid et tranchant.

Emilien tressaillit :

— Elle vivra, s'écria-t-il.

— Dieu seul le sait ! répliqua le baron.

Puis, pendant cinq minutes, ils cheminèrent sans rompre le silence.

Il est des mots auxquels il faut laisser le temps de vibrer dans toutes les régions de l'intelligence de son auditeur. Il est des mots qui, comme un corps pesant lancé dans le liquide, s'enfoncent profondément en remuant toutes les couches de pensées.

Le baron observait Emilien Durantais qui, la tête courbée, méditait cette parole menaçante : « Dieu seul sait si votre fille vivra. » Dès que, s'arrêtant court, il voulu répliquer :

— Vous êtes un homme, reprit Minalès, un homme ferme et capable d'entendre une vérité pénible. Eh bien ! mon excellent ami, écoutez-moi. Il y a cent à parier contre un que votre petite Marcelle, fille de poitrinaire, n'atteindra pas l'âge de quinze ans.

Emilien pâlit de douleur.

— Pas de faiblesses, poursuivit le baron, il s'agit ici de choses graves.

— J'écoute monsieur, j'écoute ! dit sourdement le père de Marcelle.

Minalès lui prit affectueusement la main, et, d'une voix douce :

— Dans l'intérêt de l'enfant, dit-il, la campagne, le lait des vaches, la pleine liberté, au grand air, peu ou point d'études, du repos, du calme, voilà mon premier conseil. Gardez-vous bien de la rappeler avant qu'elle ait dépassé l'âge le plus dangereux. Cela bien dit et bien convenu, dans votre intérêt à vous, car si l'enfant meurt, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne serez jamais obligé de dire qu'elle a vécu.

— Elle vivra ! elle vivra !... interrompit Emilien avec trouble.

— Eh bien ! si elle survit, vous serez déjà marié depuis six ou sept ans quand vous parlerez... Et, en sept ans, morbleu ! vous pouvez mourir, vous, ou même devenir veuf une seconde fois.

— Ah ! vous êtes atroce !... dit Emilien en reculant.

— Je suis vrai, je raisonne, je calcule ; je veux votre bonheur, et, quant aux difficultés de détail, je m'offre à vous servir avec tout le zèle possible. Ainsi, par exemple, la correspondance des parents nourriciers de l'enfant pourra être adressée chez moi. Je garderais de même tous vos papiers dangereux, tels que votre premier acte de mariage, l'acte de décès de Jeanne-Marcelle, l'acte de naissance de votre enfant ; bref tout ce qui se rattache à cet ordre de

faits. Les jeunes filles du grand monde, n'entendant rien à la vie, sont remplies des plus ridicules préjugés contre les hommes veufs, et remarquez que la jeune veuve du vieux marquis de Ponthervé méritait, il y a quinze jours encore, d'être rangée parmi les jeunes filles. On est romanesque, on veut absolument avoir le premier amour de son époux, on est jalouse du passé, jusqu'à ce qu'on en sache assez long pour se féliciter de ne pas l'être du présent. Deux ans de mariage, et votre Clarisse, et la comtesse son amie, auront tout naturellement changé de manières de voir. En résumé, je suis certain que, si vous vous faites un sot point d'honneur de tout dire, vous échouerez au port !... mais il faut nous séparer. Adieu ! cher ami, réfléchissez ! La nuit porte conseil.

A l'instant où le baron de Minalès, dont on connaît toute l'influence sur le caractère d'Emilien, le livrait ainsi à lui-même, Clarisse, frémissante de pudique amour, avouait à Ismène les plus secrètes impressions de son cœur. Ismène en sourit ; elle l'encouragea et répondit à ses timides confessions par des paroles d'espérance ; mais tout à coup, saisie d'une appréhension bien légitime, elle courut en instruire son nouvel époux.

— Je ne suis pas sûre, lui dit-elle, de la mort de M. Joseph Roverin. Pour marier Clarisse, il nous faut absolument son consentement ou la preuve de son décès, et j'ignore jusqu'au nom de l'église de son village. . . .

— Etrange incurie ! s'écria le comte de Lersant, vivement contrarié ; quelle imprudence ! . . .

Ismène se rejeta sur les conseils du marquis de Ponthervé.

— Voilà bien les vieillards ! Ils voient la mort si près d'eux, qu'ils ne tiennent plus compte des nécessités de la vie. Que faire à présent ?

— Remonter à la source ! Tout ceci ne date que de six ans. Je connais l'ancienne adresse des Roverin à Paris, je sais le nom de la mère de Clarisse et la date de sa mort. . . .

Le baron de Minalès, qui avait prévu la difficulté, se tenait prêt à la résoudre. A peine Emilien eut-il fait sa demande en mariage, qu'il fut instruit du soucis de M. le comte de Lersant. Avec son obligeance à toute épreuve, et en sa qualité d'ami d'Emilien Durantais, il offrit ses services. — On les accepta. — Le surlendemain il arrivait triomphalement avec le nom du hameau de Saint-Loup, arrondissement

de Fougères, Ile-et-Vilaine. Quelques anciens, voisins des Roverin le lui avaient appris, disait-il, et pour plus de certitude, il avait interrogé vingt personnes. Du reste, il venait d'écrire à Saint-Loup.

Huit jours après, le baron de Minalès apporta l'acte de décès de Joseph Roverin. En même temps, il présentait une lettre signée : *Mathurin Gillet*, maire de Saint-Loup, et communiquant officieusement la mort de Pierre-Paul Roverin, ce qui acheva de trancher les principales difficultés.

Pierre-Paul, par bonheur, ne s'en portait pas plus mal, paissait ses vaches, étudiait ses livres, carraissait Plantian, chérissait sa petite Marcelle, faisait l'orgueil de la nombreuse dynastie des Roverin, et jouissait de l'affection générale dans tout le canton, du château de Beauval aux Dames-Plorées, et de Saint-Loup à Lavignais.

Le vertueux *Mathurin Gillet* était assurément incapable d'avoir communiqué une fausse nouvelle : qui donc avait falsifié sa signature ? qui donc avait supposé la lettre qu'accueillirent avec tant de plaisir M. le comte et Mme la comtesse de Lersant ?

Leur crédit aplanit toutes les autres difficultés relatives à la position irrégulière de cette orpheline, sans tuteur, qui, depuis six ou sept ans, vivait à l'hôtel de Ponthervé. Bref, sa main put être accordée à M. Emilien Durantais, natif de Besançon, et fils d'un médecin, comme le disait, sans trop mentir, M. le baron Vincent de Minalès ; et le mariage fut célébré en l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, deux mois environ après celui du comte et de la comtesse, lesquels n'étant plus retenus à Paris, purent enfin partir pour leurs terres de Dauphiné.

Si les nobles époux étaient délivrés de la jeune et inoffensive étrangère, qui malgré toutes ses qualités charmantes, venait d'être pour eux une entrave, dans le ménage modeste d'Emilien Durantais, il y avait un tiers bien autrement incommode.

Clarisse aimait Emilien avec une tendresse qui lui rendit doux à supporter son nouveau changement de fortune. Au plus grand luxe succédait pour elle une médiocre aisance, comme autrefois ce grand luxe avait succédé à la plus profonde détresse. Clarisse ramenée dans sa sphère naturelle eut la sagesse de s'en estimer heureuse ; mais instinctivement elle redoutait l'officieux baron de Minalès, ami intime de son mari, et parasite ordinaire de la maison.

## X.

## UN HOMME POSTICHE.

Trois ou quatre ans après le mariage d'Emilien Durantais avec Clarisse Roverin, une gêne trop évidente pesait sur leur intérieur. Ils occupaient un étroit appartement au cinquième étage d'une maison située à l'extrémité de la rue des Martyrs, et leur élégant mobilier disait à tous venants que le luxe y cotoyait la misère.

Faute d'une indispensable réparation, la pendule, surmontée d'un fort beau sujet en bronze, n'indiquait plus l'heure ; par le même motif, deux riches lampes qui l'accompagnaient ne servaient plus qu'à orner la cheminée. Le velours des fauteuils était râpé et repris en vingt endroits ; plusieurs croisées manquaient de rideaux, mais on pouvait admirer l'étoffe de ceux qui raccourcis d'un tiers par un énorme ourlet, avaient été mis en place dans le salon. Un tableau de prix, fort singulièrement accroché dissimulait tant bien que mal une glace étoilée par maladresse et qu'on ne pouvait même supprimer, car elle appartenait au propriétaire. Cabarets, verre d'eau, bobèches de chandeliers ou de candélabres, flacons ou cristaux, tout était dépareillé. De même, plusieurs meubles avaient changé de destination ; c'est ainsi qu'une jardinière, à jamais privée de fleurs, remplaçait la table à ouvrage de Madame, brisée lors du dernier déménagement ; enfin, le grand piano de Clarisse, — meuble fort embarrassant qu'on avait failli vingt fois mettre en pièce pour le hisser où il était, — ayant perdu plus de la moitié de ses cordes, n'était pas moins inutile qu'incommode :

— Vendez donc cet insupportable outil, dit le baron à Emilien.

— Ma femme n'y consentirait pas pour un empire : c'est l'unique objet qui lui vienne de ses parents ; sans ce piano, elle n'aurait pas été recueillie par madame la marquise de Ponthervé ; elle n'aurait pas reçu sa brillante éducation, et, au lieu d'être ma femme, elle végéterait au village.

— Que diable me chantez-vous donc là, mon cher ? répartit le baron en jouant de sa délicieuse badine, montée en nacre de perle dans le dernier goût ; mais c'est donc toute une histoire que ce piano à queue. . . .

— Toute une histoire, mon ami, dit Emilien d'un ton grave.

— Un talisman, une merveille rare, un sou-

venir, poursuivit légèrement le baron ; en fait de souvenirs, moi, je n'estime que les bijoux assez petits pour tenir dans le creux de la main. Deux mètres de médaillon, *de souvenir*, veux-je dire, c'est, par ma foi, beaucoup trop !

Emilien Durantais avait froncé les sourcils, ses lèvres palissaient, ses yeux lançaient des éclairs de colère ; mais le baron s'en aperçut à temps :

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-il ; je viens encore de commettre une de mes éternelles maladresses. Racontez-moi donc, je vous en supplie, l'histoire touchante de ce piano.

Emilien, d'après sa jeune femme, fit aussitôt un récit qui ne devait rien apprendre au baron de Minalès, mais qui eut au moins l'avantage de calmer son irritation trop légitime.

A l'époque où le soi-disant hidalgo proposa 301 francs du piano de Mme Roverin, le brocantage, après avoir été son industrie, était encore sa ressource en temps de crise.

Vincent de Minalès, né avec le génie des affaires, n'en fit, bien longtemps, qu'à coup sûr. Risquer très peu, — rien autant que possible, pour gagner beaucoup, tel fut son système dès l'origine. Il n'achetait que les objets dont personne n'offrait la valeur vénale, et l'occasion se présentant sans cesse à qui sait bien la chercher, il doubla très vite le capital de cinquante écus qui fut, — n'hésitons pas à le dire, — son unique mise de fonds et son point de départ sur le pavé de Paris.

Il logeait alors en garni dans le faubourg Saint-Marceau à raison de cinq sous par jour, vivait pour quinze et portait, comme Bias, tout son avoir sur lui. Or, sa mansarde étant dépourvue de chandeliers, il en acheta, au coin d'une borne, pour cinquante centimes une paire dont son hôtesse lui offrit un franc le soir même. Cette circonstance fut pour lui toute une révélation ; il comptait se faire laquais, et, faute de bons certificats, ne trouvait pas d'emploi ; il se fit négociant.

L'acquisition d'une antique médaille espagnole qu'il acheta au poids du cuivre fut une de ses chances les plus heureuses, car l'ayant portée pour se renseigner chez le fameux usurier Mathias, il lui arracha le secret d'en tirer un excellent parti.

Mathias en proposait jusqu'à 100 francs ; le futur baron, qui s'appelait alors Vincent tout court, refusa tout net :

— A aucun prix, cher maître ; dit-il ; mais